

Des noms qui viennent de loin

Les strates du vocabulaire anatomique

René Distel, Hélène Mendès, Michel Karatchentzeff*
Université Pierre et Marie Curie, Paris

Table des matières

1	Permanence du grec.	2
2	L'invention des noms.	3
2.1	L'analogie.	3
2.2	Extension de l'analogie.	4
2.2.1	Le cœur.	5
2.2.2	Autres appareils physiologiques. Autres erreurs d'interprétation.	6
2.2.3	La tête.	6
2.3	Le codage.	7
2.4	Des termes flous aux noms spécialisés.	7
2.5	La combinaison des procédés. L'étymologie.	7
3	La civilisation antique et ses métaphores.	8
4	Première réforme avortée du vocabulaire médical.	11
5	Avènement du français.	11

*à qui toute correspondance peut être envoyée à l'adresse
Michel.Karatchentzeff@gmail.com

6	L'expansion du vocabulaire anatomique.	12
6.1	L'apport du latin.	12
6.2	Les éponymes.	13
6.3	L'inondation par le grec du vocabulaire scientifique.	13
7	L'oubli du grec.	15
8	Quel avenir ?	15
9	Remerciements.	17

1 Permanence du grec.

Les mots ont une âme, leur sens. Ils ont une histoire, une évolution, parfois une généalogie. Ceux que nous employons tous les jours ont parfois une origine lointaine. Malheureusement ils n'ont pas d'état civil. Leur naissance n'a pas été enregistrée, leur histoire n'a pas été écrite, sinon par bribes et les renseignements sur leur généalogie restent anecdotiques.

Les mots et leur sens évoluent sous la pression de leur environnement. Celui-ci génère et sélectionne des avatars merveilleux ou monstrueux, quand ils passent à travers les millénaires, à travers les langues, à travers les continents, à travers les populations...

La médecine, domaine des plus grandes innovations, reste fidèle au vocabulaire d'Hippocrate. Dans aucune autre discipline, on ne parle autant grec qu'en médecine. Certains mots désignent des objets au moins aussi anciens que l'homme ; ce sont les termes d'anatomie qui doivent être antérieurs à la médecine et sont antérieurs au grec. Les linguistes se réfèrent souvent à des racines indo-européennes qui ont transité dans les langues anciennes et dont on peut encore reconnaître l'existence dans l'histoire des langues modernes.

Le vocabulaire anatomique a encore un autre avantage. Il est concret, c'est à dire qu'au son et au sens est étroitement associé le principal partenaire, l'objet. Les objets anatomiques, nous en portons en nous, nous en consommons et si nous les fréquentons moins souvent en boucherie et en cuisine que nos parents, nous les rencontrons, de plus en plus souvent, en médecine.

Le vocabulaire anatomique est donc privilégié pour étudier l'origine et l'évolution des mots. Une étude de ce genre serait beaucoup plus difficile avec les mots abstraits, ou ceux qui désignent des objets lointains et rares.

C'est par ce vocabulaire que nous proposons de faire un sondage dans du matériel solide, l'écrit, et dans du matériel fugace, l'oral, à la recherche de témoins des connaissances de l'homme aux temps les plus anciens.

2 L'invention des noms.

Quand les hominiens ont été pourvus d'un appareil phonatoire, après s'être longtemps exprimés par des cris, des gestes et des mimiques, ils ont inventé la communication par la parole. Ils ont commencé par créer un vocabulaire, en utilisant deux méthodes, l'analogie et le codage.

2.1 L'analogie.

La plus ancienne désignation d'un objet a probablement été faite par analogie entre cet objet et un son. Sa forme la plus simple est l'onomatopée.

On a désigné de cette façon le cri des animaux. On utilise encore le « cocorico » du coq avec des variantes nationales, qui indiquent que chaque peuple a fabriqué son mot à partir de son expérience et que le mot n'a pas été simplement transmis des langues anciennes aux langues modernes, ou emprunté aux langues étrangères¹.

Par la suite, le cri a désigné l'animal². C'est encore le cas du coucou, et là aussi, chaque langue a réinventé le mot en fonction de ce que ses locuteurs ont entendu³.

Ce procédé de fabrication des mots fonctionne toujours. Un enfant peut désigner un chien comme un « oua-oua »⁴, une vache comme une « meuh », un chat comme un « miaou », les enfants de mon village ne désignaient le corbeau que comme un « krâ »...

¹Cocorico (français), *cock-doodle-do* (anglais), *quiquiriki* (espagnol), *Kikeriki* (allemand), *cocaraco* (tamoul), *ghoughoulighou* (iranien)... Souvent c'est le verbe qui est formé par une onomatopée : cancaner, glapir, blatérer, hennir, miauler, aboyer, feuler...

²Coq est peut-être une abréviation de *cocorico*. Cheval, *hippos*, *equus*, *caballo*, *horse*, *Pferde* sont peut-être des tentatives d'imitation d'un hennissement.

³*Cucullus* (latin), *κόκκυξ* (*kokkux* grec), coucou (français), *Kukuk* (allemand), *coocoo* (anglais), *cucullo* (italien), *cuclillo* (espagnol), *koukouchka* (russe), *côji* (tamoul), *ghomri* (iranien)...

⁴Un petit alsacien pouvait désigner un petit chien en ajoutant le diminutif germanique « ele » : « oua-ouaele ».

Ultérieurement le vocabulaire s'est enrichi d'autres analogies, des images, des similitudes, des rapprochements par la fonction, avec, souvent, des erreurs d'interprétation.

L'onomatopée permet de désigner des êtres ou des phénomènes matériels, concrets. Un objet peut devenir l'image d'un concept. Le plus souvent très indirectement. Nous verrons plus loin l'utilisation d'images et des images d'images.

Quand l'homme ne disposait pas de mots abstraits, certains animaux ont pu représenter, par leur comportement, des qualités ou des défauts. Par exemple la colombe la pureté, le serpent la ruse, le singe la sagesse, le crocodile la méchanceté, etc. Si nous ne trouvons pas de trace de telles analogies dans le vocabulaire actuel, c'est que la relation entre le signifiant et le signifié était fragile, que la relation n'était observable que dans un environnement particulier et que, de ce fait, le vocabulaire a varié.

Les animaux des totems ne seraient peut-être pas des ancêtres mythiques. La manière la plus simple de désigner une qualité ou un défaut consiste à se référer à un comportement. Les fabulistes ont montré que les comportements des animaux s'appliquaient bien aux défauts des humains. On peut trouver pour chaque espèce une caractéristique, une qualité, un défaut remarquable : le lion la vaillance, le renard la ruse, le loup la cruauté, l'agneau l'innocence, etc. L'animal peut alors servir à désigner cette qualité ou ce défaut. On a trouvé de cette façon un moyen d'inventer des mots abstraits.

Les groupes d'hommes qui vivent dans une même région ont peu de différences. On peut leur attribuer, ou ils peuvent revendiquer une qualité ou un défaut et se désigner par l'animal correspondant. On a aussi désigné des individus par des noms d'animaux ou à l'aide d'autres comparaisons prises dans la nature.

Il y a d'autres utilisations symboliques à partir des comportements des animaux. Par exemple, dans le panthéon égyptien, le chacal, animal charognard, a donné sa tête au dieu Anubis qui préside aux embaumements. Le crocodile a donné la sienne et le lion son corps au monstre qui dévore les condamnés. L'ibis qui laisse les graffitis de ses pattes et de son bec dans le limon est devenu le scribe des dieux...

2.2 Extension de l'analogie.

De nombreux mots du langage courant ont été formés à partir de notre corps ou de phénomènes physiologiques. Le cœur en a inspiré beaucoup. La

respiration et d'autres organes ont apporté leur contribution. Celle de la tête est capitale.

2.2.1 Le cœur.

Le mot « cœur » nous vient de la racine indo-européenne « KERD », qui a fourni le sanscrit « RHI » et « RHIDIA » (cœur) ainsi que le grec καρδία (cardia, cœur) qui a donné le latin *cor*, *cordis* (cœur), puis le mot français. La presque totalité des désignations du cœur dans les langues indo-européennes a la même origine⁵.

Ce mot et ses dérivés (courage, cordial, cardiaque...) forment un énorme bouquet de fleurs variées sorties d'une même racine. On sent battre son cœur quand on éprouve des sentiments violents : la peur, l'amour... Il en est de même quand on fait un effort physique ou qu'on l'anticipe. La découverte de cette sensation a fait du cœur l'organe des émotions, puis des sentiments. Cela a servi à désigner le courage et à former ce mot. Son image ou autres analogies ont été associées à différentes fonctions psychiques, et cela, depuis les temps les plus reculés.

«

Cœur » pour « courage » est utilisé dans la Bhagavad Gita et dans *Le Cid* (I,5) « Rodrigue, as-tu du cœur ? ». En chinois et en japonais, la clef du

⁵Note du Dr Philippe Lasserre :

Les mots français issus du latin sont tirés de l'accusatif après chute de la désinence :

infans > *infant(em)* > enfant

En latin, au neutre, le nominatif et l'accusatif sont semblables. *Cor*, *cordis* est un mot neutre, son accusatif est *cor*. D'où le mot français. Le « d » dans des mots comme *cordial*, *cardiaque*,... n'est apparu que bien plus tard pour former des mots savants.

On retrouve cette construction pour des mots comme *corpus*, *corporis*, *tempus*, *temporis* qui ont fourni « corps » et « temps » après la disparition du vocalisme terminal « u ». De même, le « p », comme le « d », dans des mots comme « corporel », « temporel », n'a été utilisé que beaucoup plus tard.

Le lien avec les autres langues indo-européennes est plus subtil. Les filiations grecque, sanscrite, germanique sont parallèles et ont la même origine, l'indo-européen « KRD » qui indique l'idée de cœur. On retrouve cette racine dans les mots grecs κῆρ (kêr), καρδία (kardia), tous deux signifiant cœur ; en irlandais *cride*.

Parfois, le « R » est aspiré et le « K » devient alors ce que nous écrivons sous la forme « H » et la racine devient en sanscrit « HRD », avec les graphies en « RH » du texte. Cette altération du « K » en « H » se retrouve effectivement dans les langues germaniques, d'où *hairto* en gotique (langue ancienne germanique disparue), *Hertz* et *heart*.

Ce cas n'est pas isolé, on le retrouve avec la série de la tête : « KAP » (indo-européen), κεφαλή (kephalê, grec), *caput* (latin), *head* (anglais), *Haupt* (allemand).

cœur figure dans de nombreux caractères, bien que la réforme maoïste l'ait abandonnée pour simplifier et unifier le langage. Beaucoup de caractères qui comportent cette clef évoquent les fonctions psychiques que la physiologie antique attribuait au cœur.

2.2.2 Autres appareils physiologiques. Autres erreurs d'interprétation.

Pendant longtemps le signe de la mort a été l'arrêt respiratoire. La vie s'échappait du corps lors du dernier souffle. Le souffle (*pneuma*, *anima* âme; *spiritus* esprit) était considéré comme le support de la vie. Les Anciens ont observé le souffle, mais ils ne l'ont pas reconnu, au début, comme un phénomène matériel.

Un effort trop grand produit souvent des douleurs lombaires; de ce fait, les reins ont été les organes de la force.

Une perte de sang entraîne la faiblesse et la mort; de ce fait, le sang était le support de la force et de la vie. Le sang est rouge et beaucoup de personnes croyaient, jusqu'au siècle dernier, que pour être fort il fallait boire du vin rouge. Le vin blanc ne favorisait que la diurèse.

Un mot peut être inventé à partir d'un son, puis, quand il existe, son champ sémantique peut s'étendre de proche en proche. Il peut aller très loin, dépasser la découverte de son origine, vraie ou erronée, et s'élever parfois jusqu'à l'abstrait.

2.2.3 La tête.

Jadis on désignait un texte par ses premiers mots. Les traductions françaises du premier livre de la Bible, sauf celle de M. A. Chouraqui, débutent par : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre », la Vulgate par : « *In principio* », les Septantes par : « Ἐν ἀρχῇ » (en archê). Ces termes évoquent le début ou la primauté. La création du monde est-elle initiale ou primordiale? Le titre de ce premier livre est le même dans ces trois langues : Genèse.

La traduction de M. A. Chouraqui débute par « En tête » et donne ces mots comme titre au livre de la Genèse. La tête est la région principale de l'anatomie sans laquelle il n'y a pas de vie, mais c'est aussi la partie du corps qui apparaît, le plus souvent, la première, à la naissance.

2.3 Le codage.

Faute de pouvoir désigner un objet par une image ou par une analogie, on peut s'entendre pour le nommer à l'aide de sons choisis arbitrairement, on crée, de cette façon, « un code ».

Le vocabulaire anatomique primitif n'a pas pu avoir une origine uniquement analogique. Au début, c'est probablement en montrant les parties du corps qu'on les désignait, sans les nommer. Puis on a associé un son ou un groupe de sons à l'organe ou à la partie du corps.

2.4 Des termes flous aux noms spécialisés.

L'Antiquité a conservé les termes anatomiques plus anciens, mais ce patrimoine n'avait pas toujours la précision nécessaire à la rigueur anatomique. Par ailleurs, du fait de la diversité des populations, puis de leurs échanges, plusieurs mots ont pu désigner la même chose. Certains se sont spécialisés, ce qui a réduit le nombre de synonymes et amélioré la précision.

On désignait primitivement le contenu abdominal indistinctement par γαστήρ (gastêr), ὕστερα (ustera), κοιλία (koilia), ἔντερα (entera). Les premiers sont sans étymologie, le dernier, en grec et en latin (*intestina*), comporte le préfixe ἐν (en) ou *in* qui signifie « dans », il désigne ce qui est à l'intérieur.

Ces mots se sont spécialisés, pour désigner respectivement l'estomac, la matrice, l'intestin.

En grec κῶλον (kôlon), qu'on peut rapprocher de κοιλία (koilia), désigne une partie quelconque du corps, le latin *colon* peut désigner le gros intestin. En français le colon n'a que ce sens, tandis que les coliques peuvent encore avoir une origine diverse intestinale, hépatique, néphrétique. Κοιλία (koilia) qui désignait le creux, le ventre a donné à l'époque moderne « coelome, coeliaque »...

2.5 La combinaison des procédés. L'étymologie.

Avec les premiers mots, on en a fabriqué d'autres. On a trouvé des analogies de forme, de situation ou de fonction entre des objets et des parties du corps humain. On s'est servi des seconds pour désigner les premiers. On a désigné, par exemple, en se servant de l'anatomie : le devant, l'arrière, le support, le sommet : face, dos, pieds, tête... La façade vient de face, la tête désigne le

sommet et le chef, le pied de la montagne désigne sa base, les pieds de la table ses supports.

On a extrait de certains mots primitifs des racines, des préfixes, des suffixes, on a aussi inventé des désinences pour marquer le genre, le nombre, la personne, le mode, le temps. . . Comme au jeu de mécano, avec un petit nombre de variétés de pièces, on a formé des mots ; en combinant ces mots, on forme des phrases et, avec les phrases, on fait des discours.

3 La civilisation antique et ses métaphores.

Les Anciens ont inventé des mots nouveaux qui ne correspondaient pas toujours à des objets nouveaux. Fabriqués par humour ou par amour du changement, ces néologismes étaient condamnés à être remplacés à leur tour.

On a formé des mots composés, on a utilisé des analogies complexes, des images.

«

Μυών (muôn, souris) » a désigné le muscle, d'où « myologie ». L'image est passée en latin avec un diminutif *musculum*, qui désigne une petite souris. La tête et la queue correspondent aux tendons des extrémités d'un muscle long. Cela explique biceps (qui a deux têtes), ainsi que triceps et quadriceps⁶. Le muscle allongé, en latin, se disait aussi *lacertus* (lézard).

Le foie se disait en grec « ἥπαρ (hêpar) », d'où hépatite. En latin, il se disait *jecur*. On lui a substitué en latin *ficatum* qui a donné en français « foie ». *Ficatum* vient de *ficus* (figue). En engraisant des oies avec des figues, on faisait du foie gras, qu'on appelait *jecur ficatum*. On a ensuite sous-entendu *jecur*⁷ pour ne garder que *ficatum*.

Phallus n'a pas d'étymologie. Du grec « φαλλός (phallos) », il a été remplacé en latin par *penis* (queue) et par de nombreuses autres images argotiques.

Les testicules étaient désignés en grec par « ὄρχις (orchis) » d'où vient « orchite ». Ce mot est apparenté à « orchestre ». Tous les deux viennent du verbe

⁶Note du Dr Philippe Lasserre :

On peut encore signaler une autre explication analogique concernant *muscle* et *souris*. C'est celle d'une souris se faufilant sous un tapis, image à rapprocher du mouvement des muscles de l'avant-bras, sous la peau, lorsque l'on ferme la main. Cette image est plus évocatrice que celle du texte mais pas nécessairement plus vraie.

⁷Ce mot est bien connu des latinistes, parce qu'il a deux génitifs : *jecoris*, *jecinoris* ; son doublet, *jocur*, en a trois : *joceris*, *jocineris*, *jocinoris* .

grec « ὄρχέω (orcheô, je danse) ». L'argot moderne n'a rien inventé en trouvant les « valseuses ». (Les orchidées ont souvent deux bulbes correspondant à deux années de végétation). « Testicule » vient du latin *testis* (témoin). Le suffixe « -culus » est parfois diminutif, ici il est péjoratif. Certains voient dans cette désignation une allusion au serment prêté sur les parties génitales ou sur la descendance. D'autres l'expliquent par le fait qu'un témoin unique ne suffit pas (*testis unus, testis nullus*). Ces interprétations sont peu vraisemblables. Les Grecs ont utilisé, pour désigner ces organes, le mot « παραστάται (parastates) ». C'est une image : le parastate était un valet d'arme. Ce dernier portait les armes du citoyen combattant. Il assistait au combat mais il n'y participait pas. Le testicule serait, lui aussi, le pauvre témoin d'un combat auquel les Anciens pensaient qu'il ne participait pas⁸.

L'argot peut revendiquer son appartenance à la famille des langues, soit que dans les mêmes circonstances on retrouve les mêmes images, comme dans le cas précédent, soit qu'il y ait une filiation directe.

C'est probablement le cas de « couille, couillon ». En grec « κολεός (koleos) » désigne le fourreau, l'étui, d'où le scrotum et son contenu. Les insectes qui ont des étuis pour protéger leurs ailes sont des coléoptères (désignation récente). En latin *coleus* a les mêmes sens d'étui, de scrotum et de testicule. Un petit étui est alors un colicule. Le latin avait *coliculus*, et aussi *cauliculus* et *colliculus*.

Colliculus est une petite colline (*collis*), *cauliculus* désigne une petite pousse (*de caulis* tige). *Coliculus* est donné comme synonyme vulgaire de *cauliculus*. Pourquoi vulgaire ? La nomenclature anatomique (PNA), appelle « colliculi » les tubercules quadrijumeaux du tronc cérébral, qui ressemblent à des petites collines⁹.

⁸Note du Dr Philippe Lasserre :

Dans ce paragraphe, le point le plus délicat est la relation évoquée entre *orchis*, testicule et orchestre. Ce rapprochement n'est signalé dans aucun dictionnaire ou autre ouvrage d'étymologie et aucun dictionnaire d'étymologie de la langue grecque ancienne ne connaît l'étymologie ni de *orchestra*, ni de *orchis* ! Il en est de même pour testicule. En latin, *testis* désigne la troisième personne (déformation de *terstis*), celle qui témoigne en face de deux plaignants, dans un tribunal. La relation entre témoin et testicule serait due à Plaute qui, par plaisanterie, voyait, dans les parties génitales de l'homme, deux témoins et un plaignant, adaptant à sa manière la situation du tribunal ! La forme *testiculus*, diminutif, ne serait pas péjorative mais aurait été imaginée pour pouvoir en faire un singulier et le démarquer du mot *testis*, témoin.

⁹Note du Dr Philippe Lasserre :

Dans l'ancienne nomenclature, *nates* désignaient les tubercules quadrijumeaux antérieurs

Lors des sacrifices, tout l'animal était exposé sur l'autel. Ce qu'il y avait de plus sacré dans l'animal sacrifié était ses entrailles. Si le sacrum était un os sacré, c'est parce que, justement, il protégeait les entrailles. Ses voisins, les os iliaques s'y articulent par leurs ailes (les ailes iliaques), mots qui ne s'expliquent que par l'image d'un oiseau. L'oiseau est-il uniquement une forme osseuse? C'est peut-être l'oiseau qui dépose l'homonculus¹⁰ entre les feuilles du chou ou entre les pétales de la rose.

Le coucou, a donné son nom grec au coccyx « (κόκυξ, kokkux) », qui pour les Grecs faisait partie du sacrum, car il existe une ressemblance entre l'os et le bec du coucou.

«

Cocu » vient de « coucou ». Nos ancêtres entendaient le coucou chanter « cocu cocu » et le mot « cocu » désignait jadis le coucou qui dépose sa descendance chez les autres.

«

Cul » pourrait venir du « coucou »; en latin *cucullus* aurait donné *culus*, puis en italien *culo* par perte du redoublement. Mais ceci est contestable car sa racine existe dans d'autres langues indo-européennes, sans rapprochement possible avec un chant d'oiseau. Ce mot fait plutôt partie du vocabulaire anatomique primitif sans fondement étymologique¹¹.

Pour les Latins, peuple de militaires, le vagin est un fourreau. Pour les Grecs, peuple de navigateurs, c'est un golfe « κόλπος (colpos) » où s'engage le navire. Vu de l'intérieur de l'abdomen, le plancher du bassin a la forme d'une barque « (ναῦς naus) ». Le périnée est un simple calque du grec περίνεος (perineos),

et *testes* les tubercules quadrijumeaux postérieurs. Mais, en fait, les premiers anatomistes appelaient tubercules quadrijumeaux supérieurs ou *nates* ceux que nous avons appelés par la suite tubercules quadrijumeaux antérieurs et tubercules quadrijumeaux inférieurs ou *testes* ceux que nous avons appelés par la suite tubercules quadrijumeaux postérieurs. D'où l'inversion *nates* – *testes*.

¹⁰Les anciens ne connaissaient pas le mécanisme de la reproduction. Ils pensaient que la reproduction impliquait la fabrication d'un *homonculus*, homme microscopique qui se développait dans l'utérus. Buffon a été le premier à penser qu'il devait y avoir quelque chose qui expliquait que les chats ne mettaient au monde que des chats, les chiens que des chiens, les hommes que des hommes. . . Comme il possédait des fonderies, il a naturellement pensé au moule. Mais n'ayant pas d'objet anatomique ressemblant à un moule et pensant que la forme résultait de causes intérieures à l'individu il a inventé l'expression « moule intérieur », précurseur du code génétique.

¹¹Note du Dr Philippe Lasserre :

Aucun dictionnaire étymologique moderne ou ancien ne signale un rapprochement quelconque entre *cucullus* et *culus*. En outre, l'étymologie de *culus* est inconnue.

qui a le même sens et dont l'étymologie, sans être certaine, serait la composition de *περί* (*peri*) et de *ινέω* (*ineô*, évacuer), c'est-à-dire la région du corps par laquelle on se vide, on évacue les déchets.

L'image de la barque est aussi évoquée dans « *carina ani* », qui désigne, en PNA, le sillon interfessier. « Carène » vient du latin *carina*.

4 Première réforme avortée du vocabulaire médical.

Les réformes du vocabulaire, comme beaucoup d'autres, réussissent rarement. Certains médecins latins, au troisième siècle de notre ère, Celse, Cassius Felix, Caelius Aurelianus ont voulu protéger le latin contre l'invasion du grec, de la même manière qu'Etiemble et d'autres ont voulu préserver le français. Ils ont traduit en latin les termes médicaux grecs. Contrairement à certaines propositions des « pourfendeurs » de « franglais » ou de grec¹², ils ont proposé des mots justes, bien faits, élégants. Leur travail n'a pas eu de succès, le grec a continué à fournir le vocabulaire médical. Ils nous ont cependant laissé quelques mots comme « dentifrice », « suppositoire », « procidence », « médecine », « calcul », « mastication »...

5 Avènement du français.

La langue parlée en France a été le gaulois avant d'être le français. Cette langue a été fortement contaminée par le latin, par le francique¹³ et par les idiomes des autres envahisseurs barbares. Le latin de la majorité des Gallo-Romains n'était pas celui de Jules César. La Gaule n'a pas été colonisée par des érudits, mais par des soudards.

Les légionnaires n'étaient pas « recrutés » à Rome. Les légions étaient « levées », par enrôlement plus ou moins forcé, là où un général avait besoin de troupes,

¹²Etiemble récusait le mot « omoplate », utilisé depuis la Renaissance, et proposait de lui substituer « palette » ou « élanche ». Ces mots ont une signification précise et n'ont jamais été équivalents d'omoplate.

¹³La langue des Francs, qui a donné naissance à des dialectes encore parlés dans le nord du département de la Moselle. Il aurait été étonnant que le francique n'ait pas évolué depuis Clovis et que dans cette région de guerres et d'invasions, il n'ait pas été très contaminé. Vraisemblablement ces dialectes sont aussi proche de la langue des Francs que le français.

le plus souvent aux confins de l'empire. Ces pauvres hères, plus barbares que romains, s'exprimaient dans un sabir argotique. Ils se comprenaient entre eux, mais Cicéron aurait eu du mal à reconnaître sa langue.

Beaucoup de mots du français populaire viennent du latin des légionnaires et des esclaves. Ces mots ont, par la suite, beaucoup évolué.

Alors que le latin désignait la tête par *caput* qui nous a donné « capitale, capital, capitaine, chef, chapitre. . . » les légionnaires utilisaient l'image d'un tesson d'objets en terre cuite, *testa*, comme, dans notre argot, on dit la « fiole ». C'est de là que vient notre mot « tête ».

Pour les Grecs, la beauté de la femme ne venait ni du visage, ni des yeux, ni de la chevelure, ni des seins, ni des jambes, mais des formes parfaites. La déesse de la beauté, Aphrodite, Venus pour les Latins, était dite « callipyge », littéralement « aux belles fesses » (καλός, kalos beau ; πυγή (pugê, fesse). Ce terme s'appliquait plutôt à la statue qu'à la déesse et s'interprétait au figuré dans le sens « aux belles rondeurs » ou « aux belles formes ». Pour désigner la fesse, les Grecs ont substitué à « πυγή (pugê) », mot sans étymologie, le mot « γλουτός (gloutos, fesse) » qui évoque le globe ; les Romains lui ont préféré « *nates* » ; ce qui n'a pas mis un terme à la valse des désignations.

Les termes précédents étaient provocateurs par leur noblesse, leur harmonie, c'est probablement ce qui a incité les légionnaires romains à la rupture, à la recherche d'un mot plus vulgaire. Ils ont rompu la tradition en évoquant la cassure : *fissae* (fendues).

6 L'expansion du vocabulaire anatomique.

Le renouveau de l'anatomie à La Renaissance, la curiosité de l'honnête homme au xvii^e siècle, la mode encyclopédique au xviii^e, le progrès scientifique au xix^e ont nécessité l'introduction de nombreux mots nouveaux ou plus précis dans le vocabulaire scientifique.

Cette période a été aussi celle des traductions de l'anatomie en langue vulgaire.

6.1 L'apport du latin.

À la Renaissance, les langues nationales ont remplacé le latin dans l'administration et la vie publique. En France, le changement a eu lieu sous François I^{er}. Le latin s'est maintenu dans l'enseignement et les publications savantes,

spécialement en anatomie. Les premiers traités de science et de médecine modernes ont été souvent écrits en latin ; Copernic, Cardan, Galilée, Vésale, Harvey, Van Helmont, Malpighi, Leibnitz, Borelli, Euler, Jussieu... ont publié dans cette langue. Gauss l'a encore utilisée en 1801 et Mascagni a produit, en 1832, un ouvrage d'anatomie en latin. Le latin aurait pu devenir la langue scientifique de l'Europe. Il lui a manqué un soutien politique ou économique, et l'unanimité.

À défaut d'une langue universelle, les anatomistes germanophones ont établi une nomenclature latine, traduite en allemand en 1895, « Basler Nomina anatomica ». D'autres nomenclatures anatomiques latines traduites en allemand ou en anglais ont été proposées, sans être très diffusées.

À la suite de réunions internationales, sous l'égide de l'UNESCO, des anatomistes de différentes langues et nationalités ont adopté, à Paris, en 1955, une nomenclature anatomique internationale en latin (*Parisiensa Nomina Anatomica*), qui, de nos jours, est plus ou moins utilisée. Tous les mots non spécifiques (*lateralis, centralis, medianus, superior, internus, rectus, ...*) sont en latin classique ou scolastique. Les termes spécifiques sont soit latins soit grecs mais latinisés. Par exemple la dure-mère crânienne est appelée *dura mater encephali*. Les deux premiers mots se trouvent dans tous les dictionnaires latins, *encephali* est du grec latinisé.

6.2 Les éponymes.

À partir de la Renaissance, certains ont voulu immortaliser leurs découvertes et leur nom en les associant (aqueeduc de Sylvius, pont de Varole, trompe d'Eustache, trompe de Fallope)... De nos jours, on connaît plus souvent les noms de ces anatomistes que leur biographie.

Quand l'essentiel de l'anatomie a été décrit, il n'est resté à découvrir que des détails qui n'ont guère servi la gloire de leur parrain. Qui se souvient de Cowper et de ses glandes, d'Alcock et de son canal, de Mayer et de son ligament, de Zuckerkandl et de son organe ? Au fait, qui étaient Ehenritter, Andersch, Gasser, ... ? Les éponymes sont des dénominations d'autant plus mauvaises qu'elles désignent des détails. Les meilleurs noms sont ceux qui évoquent ce qu'ils désignent en faisant allusion à leur situation, à leur aspect, à leur fonction ou à une particularité remarquable.

6.3 L'inondation par le grec du vocabulaire scientifique.

Les langues anciennes ont transmis tantôt des racines, tantôt des mots. Ces derniers sont arrivés en français, soit par une étymologie populaire (langue parlée) qui les a déformés, soit par une étymologie savante (langue écrite) qui a mieux conservé la forme sans garantir le sens.

Par exemple, le mot « physiologie » était employé, en grec, par Aristote (dans le Traité du sens et du sensible). Il avait un sens général « explication de la nature », conforme à son étymologie. Son domaine était surtout celui de la physique et des sciences naturelles. Il a été repris, dans le langage scientifique, en latin, par Fernel, en 1554, puis par Haller, en 1757 (*Elementa physiologiae humani corporis*), pour désigner le fonctionnement des organismes vivants. Cependant avec le même sens, en français, ce mot avait déjà été utilisé par Ambroise Paré (1509-1590).

À partir du XIX^e siècle, on a fabriqué des mots nouveaux avec des racines, des préfixes, des suffixes grecs, pour désigner des choses que les Grecs ignoraient comme « allergologie (ἄλλος, allos autre; ἔργον, ergon action; λόγος, logos discours¹⁴) », « adénocarcinome, électrocardiogramme, chronaxie ». . . Le vocabulaire scientifique a été envahi par ce grec. À cette époque, les médecins connaissaient le grec. La chaire de médecine grecque, à Paris, a été supprimée alors que Laennec (1781-1826) y était candidat.

De ce fait, les mots inventés, étaient des faux mots grecs, mais leur étymologie était correcte, parfois subtile. « Ion » a été proposé par Faraday en 1834. Il a été admis en français par l'Académie en 1840. Ce mot est fabriqué avec le participe présent du verbe « ἵεναι, aller ». Ce verbe est assez particulier avec trois radicaux ; pour reconnaître son participe, il faut une bonne culture hellénique. L'ion, « allant », est un voyageur, contrairement aux atomes fixés dans des structures moléculaires où ils dansent sur place. On doit admettre que dans les milieux scientifiques, cette culture n'a pas tout à fait disparu. En effet, il y a quelques décennies, on a inventé « ionophorèse » ou « iontophorèse » pour désigner le transport des ions. « Ionophorèse » est composé par une manipulation assez commune de racines. Par contre, l'inventeur de « iontophorèse » devait connaître cette subtilité du génitif des participes présents grecs, celui d'ἴων qui est ἴοντος et non ἴονος.

¹⁴Pour les Grecs, le discours, les mots, devaient avoir un sens, ce qui n'est plus le cas de nos jours. Nous préférons donc traduire « -logie » par « explication » plutôt que par « discours » qui risque d'être confondu avec « baratin ».

Cette débauche du grec savant et récent a affecté les termes médicaux dérivés du vocabulaire anatomique, mais pas le vocabulaire anatomique lui-même. « Laparocèle » se dit pour hernie abdominale, « laparoscopie », pour observation du contenu abdominal, « laparotomie » pour incision de la paroi abdominale, etc. Aucun dérivé du mot grec « λαπάρα » ne désigne actuellement la paroi abdominale.

Le vocabulaire anatomique français s'est forgé à la Renaissance quand les principales structures ont été décrites. Il n'y a pas eu de découverte d'organes nouveaux depuis cette époque, seulement des détails désignés par des éponymes ou des expressions. Par ailleurs, l'anatomie est une discipline rigoureuse qui s'accommode mal des néologismes.

7 L'oubli du grec.

À partir de la deuxième moitié du xx^e siècle, le grec a perdu son prestige. Les dernières réformes de l'enseignement ont enterré cette langue morte. Il n'a plus été enseigné à la majorité des candidats bacheliers. Son étude a commencé plus tard, vers quinze ans, âge où l'apprentissage des déclinaisons, des conjugaisons, du vocabulaire est ennuyeux et nécessiterait une certaine discipline. La concurrence de l'anglais lui a été fatale. De ce fait, il a été abandonné¹⁵ ou mal appris.

La fabrication de néologismes s'est poursuivie même avec du grec. Ils sont souvent incorrects. Quand un helléniste entend « choc cardiogène », il se demande comment un choc peut fabriquer du cœur. Ce terme nous vient de l'anglais, ce qui ne change rien à l'erreur. Le vocabulaire médical grec est sur son déclin. On ne fabriquera plus de bons néologismes grecs ni en français, ni en anglais.

¹⁵Il y a quelques dizaines d'années, les correcteurs de grec au baccalauréat avaient encore beaucoup de copies. Elles provenaient des élèves des séries scientifiques plutôt que des élèves des séries littéraires. Pour les études littéraires, il y a un grand choix de langues vivantes et de langues régionales, dont on vante l'utilité touristique ou commerciale, alors que personne ne converse plus en grec ancien. La perspective de gagner quelques points par une option facultative est peu séduisante. Les points de grec coûtent trop cher. 1% des bacheliers présentent encore le grec.

8 Quel avenir ?

Le vocabulaire anatomique est certainement plus stable que les autres, mais il ne résistera pas indéfiniment à la mode qui remplace les véritables découvertes par l'invention de termes nouveaux.

En anatomie, on ne découvre pas d'organes nouveaux, mais l'exploration anatomique, qui se développe sous la désignation stupide d'« Imagerie médicale », a besoin de termes nouveaux pour définir des nouveaux aspects de l'anatomie.

Où ira-t-on chercher les mots nouveaux ? Notre culture française est fortement attaquée. C'est dans les journaux anglo-saxons que les médecins de tous les pays publient, en utilisant avec plus ou moins de bonheur ce qui leur sert de langue commune. Du fait de leurs origines diverses, ils y introduisent le meilleur et le pire qu'il nous faut tenter de rectifier avant que cela ne devienne une norme dans notre langue. De ce *melting pot* émergera peut-être, comme après les invasions des barbares, des langues nouvelles.

Des procédés nouveaux ont déjà été inventés pour créer des mots. Les acronymes en sont un, mais ce sont surtout les sigles qui sont en vogue actuellement¹⁶.

Dans le « Concours Médical » du 12 février 2003, nous avons trouvé : AFSSAPS, AINS, AMM, ANAES, AOMI, AP-HM, AVC, AVK, BEH, BMJ, CAMSP, CDA, CHU, CNAM, CRDM, CRP, EEG, FACE, FACT-B, FSH, HBPM, HDL, HNF, HTA, IDF, IMP, IMPPRO, INR, INSEE, IPP, LDL, LIFE, MASS, MSA, NESP, OMS, PMI, PNAS, PNNS, PTH, PU-PH, TCA, TOC, TSH, VEGF, VEGF-A, VEGFR1, VEGFR2, vs.

Contrairement aux Grecs, pour qui la parole devait avoir un sens et qui donnaient aux choses leur véritable nom (étymologie vient de ἔτυμος véritable, λόγος parole; ἔτυμότης désignait chez les Grecs la vraie signification), on préfère de nos jours le néologisme humoristique.

Pour certains, perdre sa langue, c'est perdre son identité. La médecine, qui est déjà universelle, pourra-t-elle résister à la perte de ses mots ? Nous pensons qu'elle est trop solide pour être condamnée de cette façon.

Par contre, elle subit actuellement des agressions redoutables. Elle coûte de

¹⁶Rappelons qu'un sigle est formé par les initiales d'un groupe de mots, qu'il se prononce en épelant chaque lettre (exemple : C.E.A ou CEA). Un acronyme est un sigle qui se lit comme un mot et non lettre à lettre. Il peut être formé des premières lettres ou des premières syllabes de chacun des mots composant l'expression abrégée : ovni, pour objet volant non identifié; otan, pour organisation du traité de l'Atlantique Nord; sida, pour syndrome d'immuno-déficience acquise; modem pour modulateur-démodulateur.

plus en plus cher et sa réussite met en évidence ses risques et ses échecs. Une politique d'économie et de sécurité la paralyse en exigeant l'impossible. La plus caricaturale des charges nouvelles qu'on lui impose est l'information complète des patients, jusque sur les risques exceptionnels. Ceux qui ont de telles exigences ne soupçonnent pas l'énormité de la tâche. Ils ne se soucient pas du fait que l'école a abandonné, pour des « savoirs » anecdotiques, les bases du vocabulaire et les repères de la science, qui rendraient les explications médicales intelligibles à un grand nombre de patients. La médecine est la discipline la plus anciennement structurée, son langage vient de très loin, mais n'est pas immortel. Ceux qui ont examiné son évolution dans l'histoire et qui ont vécu son évolution durant le dernier demi-siècle savent que ses difficultés ne freinent pas ses progrès. On peut penser que son langage suivra.

9 Remerciements.

Les auteurs tiennent à remercier tout particulièrement le docteur Philippe Lasserre dont les nombreuses remarques leur ont permis de corriger et d'enrichir ce texte.